

Constant Vanier

Succès et détresse

Histoire vécue

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Constant Vanier

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu
de cet Ebook.

Remerciements

Il m'est impossible de présenter ce livre sans reconnaître certaines personnes. D'abord ma fille et son mari, Anne-Philippe et François, nos amis, Jean-Yves, Gilles (mon alter ego et confrère de travail chez le Groupe Investors, malheureusement décédé en novembre 2007) qui au moment opportun ont su être présents.

Puis nos amigos du Venezuela, Elena, Valeria, Daniela, Tito et le petit Nicola, qui durant les derniers milles nous ont tant appuyés. Ces derniers, plus qu'une source d'inspiration, malgré leur propre dénuement, jamais ils n'auront cessé.

Enfin, ma conjointe, Carole, à qui je dédie cet ouvrage. Celle sans qui le courage m'aurait depuis longtemps manqué. Celle sans qui cette difficile mais extraordinaire expérience de vie et son aboutissement n'auraient pu exister.

INCIPIT

Si j'ai écrit ce livre, ce n'est ni par prétexte ni par excuse. Au contraire. Ce fut simplement pour répondre à un irrécusable besoin de faire connaître les faits et, surtout, la manière dont j'avais prévu ma sortie de carrière. Par-dessus tout, de dévoiler une version qui jamais ne fut entendue. Non plus écoutée. Celle de l'accusé. En l'occurrence, la mienne.

Ceci est par conséquent l'histoire d'un homme, un conseiller financier qui sans le vouloir s'est retrouvé au beau milieu d'une histoire absurde, et duquel les proches et les amis, sauf de rares exceptions, se sont tous éloignés. Après un tracé sans taches, un homme que l'on regardait désormais comme un imposteur. Pire, comme un criminel. Une condition absolument intolérable.

Bien étrangement, dans cette déshonorante mésaventure professionnelle, à travers le long processus judiciaire qui s'en suivit, la fameuse question « Jurez-vous de dire toute la vérité, rien que la vérité ? Posez la main sur la Bible et dites je le jure. » ne m'a jamais été adressée.

Maintenant, de dire toute la vérité, rien que la vérité dans ce présent ouvrage, je le jure.

À travers mes paupières, une lumière éclabousse tout à coup les images de mon univers hypnopompique. M'extirpant avec difficulté d'un sommeil profond mon cerveau tente de l'analyser. Ne comprenant pas d'où elle vient, les chaudes couvertures me repoussent dans la somnolence. Endormi je retombe. Les lueurs intermittentes reprennent de plus belle. Au bout d'un moment, j'ouvre les yeux pour constater que ce ne sont que les cristaux numériques du réveille-matin qui clignotent. Les chiffres démesurés indiquent zéro heure. Soudain, je réalise. « Merde ! m'exclamé-je, frustré, il n'a pas sonné ! » Défectuosité de l'appareil ou erreur de ma part, je l'ignore. Et la réception qui n'a pas appelé ! Qu'est-ce qui se passe ? Il serait imprudent de vérifier..., le temps presse, pensé-je alors.

Je détestais me sentir ainsi au réveil. Comme si mon corps et mon âme se déphasaient. Je secoue le bras de ma dulcinée qui se réveille aussitôt.

Logés au dix-septième étage de l'hôtel Gouverneur du centre-ville de Montréal, l'avion décollait dans soixante-quinze minutes et quasi une demi-heure de route nous séparait de Dorval.

Agacés, encore tendus, Carole et moi sautons hors du lit.

Pas question de rater l'avion ! Ça pourrait leur donner l'occasion de venir me chercher.

En ce trois octobre 2002, une course contre le temps allait servir de préambule à cette journée « tournant de vie ».

Pendant qu'elle ramasse nos affaires, je signale le numéro de chambre de notre ami Gilles. Il dormait toujours. D'un commun accord nous évacuons en trombe, et dévalons des escaliers plongés dans l'obscurité rougeâtre d'une panne électrique. « On se rejoint dans le stationnement dans dix minutes », m'avait-il répondu mal réveillé. Dans une épaisse brume matinale la BMW surgit du garage souterrain comme un fauve. Nous filons tout droit vers l'aéroport.

Même si dans nos têtes un doute flottait, c'était du moins avec l'approbation et l'encouragement de mon avocat que nous partions pour des ciels plus cléments. Nous réfugier, nous tapir, devrais-je dire, pendant que la tempête judiciaire ferait rage. Ailleurs, où l'on pourrait réfléchir et, du même coup, tenter de se rebâtir malgré le peu qui restait. Dans mon for intérieur, je le savais parfaitement. Je devrai revenir. Revenir pour affronter le rouleau compresseur de la justice, comme Me Gérin l'avait si bien exprimé. Bien que ce départ eut fait de moi un contumax, « Allez-y ! Tentez votre chance ! avait-il précisé. En attendant, je m'occuperai de limiter les dégâts. » Il voulait dire les risques de poursuites. Et aussi parce que du « cash », nous en aurions besoin. Un détail qu'il s'abstint de souligner, par respect je crois, pour éviter un poids supplémentaire. Pour cause, du jour au lendemain nous venions de tout perdre ; résidence, meubles, voitures, investissements, chien, chat, et le gros morceau, mon entreprise de planification financière. À l'exception du liquide rassemblé en catastrophe, nous n'avions plus rien. Sur la paille nous étions. Face à cette impasse, une seule sortie possible : un vieux rêve que nous chérissions et partageons, Carole et moi. Celui de posséder un gîte touristique sous les tropiques.

Par une très mauvaise manœuvre, je m'étais mis les pieds dans les plats et, à coup sûr, j'allais en payer le prix fort.

En passant les portes de l'aérogare, nos cœurs battent la chamade. À peine le temps de remercier celui qui durant les soixante derniers jours nous aida à franchir cette troublante phase, on se précipite dans l'inconnu de notre nouvelle vie. Une vie qui se dessine absolument différente, plus stressante et plus chamboulée que celle planifiée à travers nos projets. Accolades et embrassades maladroites, au revoir ratés, nous suivons d'instinct les signes d'un douanier qui nous presse d'avancer. Nous déposons sacs à bandoulière et fourre-tout sur le tapis roulant, et traversons le détecteur de métal. Plus possible de rebrousser chemin. Nos yeux se tournent pour une dernière fois vers notre ami Gilles qui envoie la main. Bousculés par la procédure

douanière, ces adieux sont trop rapides. Trop à la hâte. On en vient presque à oublier que nous portons soixante mille dollars de liasses sous nos vêtements.

Sauf quelques rares images floues, je ne garde aucun souvenir précédant mon sixième anniversaire. Ma première journée en tant qu'être conscient s'accroche à celle où je tiens la main de mon frère Michel qui me guidait dans l'exploration des alentours d'un récent logis, où mes parents venaient d'emménager. Le 25 de la rue de la Cathédrale à Sherbrooke. Rue qui à partir de la « côte King » montait en pente douce jusqu'à la cathédrale Saint-Michel qui, elle, faisait face à la rue Marquette ; notre domaine précédent.

Le chemin de l'école se parcourait facile. Je n'aurais qu'à traverser la rue King avec prudence et marcher derrière la Caisse populaire pour arriver tout droit dans la cour. C'est d'ailleurs en revenant par ce raccourci que quatre ans plus tard j'appris de la bouche d'un ami l'assassinat de John F. Kennedy, à Dallas. Puis vers l'âge de quatorze ans, sur le chemin de l'école Larocque, celui de son frère Robert en juin 1968, à Los Angeles. En plus de ceux de Malcolm X et Martin Luther King, un peu avant dans la même année. D'atroces événements qui dans ma tête d'enfant marquaient déjà l'odeur de ce monde, si beau et si cruel, et qui éliminait systématiquement, de manière incompréhensible, les hommes de bonne volonté.

Même lorsque jeune, j'avoue m'être souvent questionné sur la pertinence d'y être né dans ce monde duquel je ne ressentais aucune appartenance. À vrai dire, je me sentais comme un extraterrestre. Un extraterrestre mal dans sa peau, qui aurait voulu s'arracher à toute cette folie humaine, même si la constatation ne faisait que débiter. Heureusement, ces souvenirs d'enfance reliés à la sphère publique n'évoquent pas que du dramatique. Elvis Presley, les Beatles (surtout les Beatles), le mouvement Peace and Love, le premier homme sur la lune en juillet 1969, autant de points d'ancrage qui allaient forger l'adulte en devenir. Une influence qui, à cause de mon engouement aveugle pour les « quatre garçons dans le vent », me poussait vers les Arts. Sauf que mes frères et sœur s'intéressant à des domaines plus

cérébraux comme la biologie, l'arpentage géométrique, l'électricité et la chimie, rien dans le milieu où je grandissais ne m'encourageait à suivre mon instinct. Au contraire, m'y diriger me garantissait une vie de misère, selon la plupart. Je choisis donc les sciences appliquées, et entrepris des études en génie électrique.

En fin de compte, ingénieur, ça sonnerait bien dans les conversations.

Issus de familles modestes, eux aussi, mes parents ont toujours trimé dur pour nous fournir le strict minimum ; les fins de mois de cette dernière adresse familiale, la rue Cathédrale, leur faisant fréquemment défaut. Je dis la dernière puisqu'il y aura rupture conjugale après que j'aie atteint la majorité.

Mon père, un homme de bonne volonté et peu compliqué qui ne demandait rien de plus que nourrir ses enfants, travaillait comme légumier chez A&P, une chaîne d'alimentation populaire de l'époque. Ma mère, une ménagère dévouée d'un tempérament légèrement plus irritable, passa sa vie à regretter le fait que son mari ne fût que légumier dans une chaîne d'alimentation populaire. Surtout, elle regrettait leur manque d'argent. Au point qu'un jour, pour soulager leur poids financier, notre grand-mère (sa mère adoptive) amena ma sœur, l'aînée de la famille, à vivre avec elle.

Pour les trois plus jeunes de la famille, soit Michel, Bruno et moi-même, nos grands-parents étaient des gens riches chez qui nous allions en visite qu'en de rares occasions. Aux fêtes de Noël et de Pâques, pour ce que je me rappelle, et dont mon cerveau retient une kyrielle de souvenirs, autant en odeurs qu'en images. En particulier de cette superbe maison victorienne de la rue Queen. De ce quartier huppé qui par la suite deviendra le « vieux nord ». Du parc public le Champ-de-Mars situé juste en face. Un lieu presque mythique où mes frères et moi n'allions jamais jouer sans permission préalable. Que de moments mémorables ! À rêvasser, traîner, s'amuser et courir autour du gros canon noir et du char d'assaut ! Deux vestiges de la Première Guerre mondiale qui conféraient à ce parc un caractère si solennel. Un quartier

dans lequel les gamins comme nous ne faisaient que passer à bicyclette, en jetant un œil furtif à l'histoire et à cette richesse.

Quant à la demeure de briques rouges de nos grands-parents, elle se démarquait par divers détails, autant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Juste le fait d'arriver chez eux, bien calés dans la flamboyante Chrysler noire 1961 de mon grand-père, nous impressionnait. Sur la pelouse, comme les fiers gardiens de leur propriété, se dressaient deux gros chênes touffus. Un long et discret trottoir en pierres d'ardoise joignait la rue à une imposante galerie à balustres. Après y avoir gravi les quelques marches se démarquait un portail massif avec des garnitures or, ainsi qu'un minutieux travail de maçonnerie sur le pourtour. Des briques disposées en relief dénotaient le soin avec lequel on l'avait construite. L'entrée, une solide structure à deux portes ornées de vitraux, laissait entrevoir le vestibule où l'on devait se déchausser avant de pénétrer.

Les secondes portes doubles franchies, à partir du grand couloir principal qui traversait la résidence jusqu'à l'arrière, l'omniprésence des planchers de bois franc et des multiples tapis importés les recouvrant attirait d'abord l'attention. Puis avec son ambiance feutrée et chic, comme disait ma mère, le rez-de-chaussée s'étendait en deux salons, dont un plus solennel et dans lequel ma grand-mère préférait ne pas nous voir, une salle à manger, une cuisine équipée et, en son centre, un élégant escalier à palier en bois de cerisier. Un détail de richesse rare : des tiges de métal dorées retenaient le couvre-marches en place. Encore plus intrigant, aménagée juste en dessous, comme à demi encastrée, se trouvait une salle d'eau, minuscule et lumineuse grâce à un ajour.

Enfin, tout au bout de ce corridor avait été construit un second escalier, beaucoup plus étroit et qui menait en haut. Étroit et mystérieux. D'autant plus qu'il conduisait non seulement aux chambres, mais vers un troisième étage mansardé. Bien qu'il ne s'agissait que du grenier adapté en logement, et même si le deuxième suffisait amplement à combler mes désirs d'explorateur en herbe, il eut là un bout d'escalier à l'accès interdit qui pendant